

JEAN BLANZAT

LA
GARTEMPE

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA GARTEMPE.

LE FAUSSAIRE (« L'Imaginaire », n° 85).

L'IGUANE. Préface de Raymond Queneau (« L'Imaginaire », n° 402).

LA GARTEMPE

JEAN BLANZAT

LA GARTEMPE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1957.*

Extrait de la publication

A François Mauriac

PREMIÈRE PARTIE

I

Un souffle plus frais éveilla Mathilde. Elle entendit distinctement le bruit de chaînes qui venait d'enfanter dans son sommeil un rêve vague et pénible dont l'écroulement rapide s'achevait.

En face du lit, la fenêtre ouverte découpait d'un rectangle haut et étroit, un morceau de nuit. Il n'y avait pas de lune. Au fond du ciel, des centaines d'étoiles baignaient dans leur seule clarté. Des feuillages noirs frôlaient le mur. Sans qu'ils parussent bouger, il en sortait de temps en temps un murmure qui se mêlait à ceux des arbres proches, dans un chuchotement continu, errant et plaintif.

Le ciel, les étoiles, la branche semblaient avoir guetté Mathilde et la fenêtre était

comme une porte haute qui l'enfermait dans la chambre pauvre.

Mathilde étendit le bras sur le corps endormi. Avec la précision de l'habitude, ses doigts vinrent encercler le poignet de l'homme. Les longues jambes lisses épousèrent les jambes noueuses et velues. Mathilde retrouvait un bonheur familier. Elle commença à en démêler les richesses. Lentement, elle s'appliqua à éprouver le contact de sa chair à l'autre. Les subtiles différences de contours et de tiédeurs étaient la source d'un plaisir délicieux. Mais à mesure que son ventre, ses cuisses, ses bras, s'accoutumaient, au lieu de s'y perdre et de s'y confondre, Mathilde sentait s'éloigner l'autre présence, comme si l'homme endormi la quittait à grands pas.

Pourtant Henri était là. Cela, au moins, était une certitude. Depuis quinze nuits, elle l'avait retrouvé. Elle n'avait plus à l'imaginer quelque part dans le flot de l'armée, blessé, mort peut-être. Une longue lutte avec son fantôme avait cessé.

Huit mois, à chaque heure du jour, Mathilde avait été occupée à ce jeu dérisoire. De l'image d'Henri, elle n'atteignait jamais que des fragments. Il lui échappait avec une

malice cruelle, n'entrouvrant l'épaisseur des jours passés que pour laisser apercevoir une moitié de son visage, un geste de sa main, un coin de joue.

Avec ces fragments, elle tentait de former des scènes. Mais son imagination, comme une lampe trop faible, n'éclairait qu'un petit cercle. Au-delà commençaient l'ombre et le vide. Henri était partout et nulle part. Elle s'essouffait à sa poursuite. Autour d'elle, la réalité des choses et des gens prenait une accablante intensité. L'absence d'Henri s'y mêlait comme un éther subtil. A la fin des journées, l'angoisse lui tournait la tête.

Mais, de loin en loin, à l'improviste, survenaient des moments que Mathilde ne pourrait plus oublier. La bête prisonnière qui tournait en rond trouvait par hasard une issue et s'élançait. Mathilde cessait brusquement de sentir sa dépendance. Comme l'obscur travail du sommeil ramène à la surface de la conscience des morceaux du passé, elle vivait dans le monde d'avant Henri, dans le temps où il n'était pas. Ou plutôt, il était là, mais rapetissé, ridicule, réduit à l'impuissance des absents. Alors il semblait à Mathilde qu'elle le trahissait

comme on trahit un mort, impunément, avec une joie pleine de défi. Elle était libre, indifférente, délivrée.

Mathilde ouvrit les yeux; les étoiles et le feuillage avaient changé de sens. Elle les regarda longuement, à leur place dans un monde calme et déjà familier. Elle resserra les doigts sur le poignet de son mari et sourit, comme si dans une lutte douteuse, par une prise imparable, elle le tenait à sa merci.

Henri dormait sur le côté, les jambes à demi pliées, une main à hauteur des genoux. Ce n'était pas la seule nouveauté qu'il y eût en lui. L'absence et la guerre l'avaient imprégné de différences que Mathilde flairait à la dérobée.

La plus étrange était cette façon de dormir. Bougeant rarement, il semblait tombé là, dans une attitude lasse, protégée et craintive.

Sans doute, aux soirs de la longue retraite dont il n'avait rien voulu dire, s'était-il ainsi jeté dans les fossés à l'abri des bois, parmi la poignée de soldats qu'il conduisait...

La largeur du dos, l'épaisseur des cuisses

évoquaient la force, mais une force défaite, dénouée, qui ne se rassemblerait plus. Henri était vaincu avec le million de ses compagnons que l'ennemi avait pris. Chaque homme, en France, était vaincu, déprécié, pitoyable, dangereux désormais comme tous ceux à qui il ne reste plus que la vengeance, l'attente, la ruse. Mathilde aussi était vaincue. L'amour pour elle pouvait être cette vengeance et cette consolation. Plus que la tiédeur d'Henri, la compassion, la complicité des humiliés éveillaient ses sens.

Depuis qu'ils s'étaient retrouvés dans ce village, la défaite était mêlée à leurs étreintes, comme une protestation détournée et absurde. Sa main quitta le poignet et, glissant sous le pyjama, effleura la poitrine jusqu'à l'approche froide du ventre. La peur alors l'arrêta.

Il était arrivé à Mathilde de surprendre ainsi l'homme endormi. Soudain, quand elle croyait avoir beaucoup de temps pour mûrir son propre désir, émergeant des ténèbres, en quelques secondes, il la violait.

Ensuite, toute la nuit, elle luttait contre ce choc. Elle ne connaissait pas l'homme qui l'avait possédée; il n'avait fait aucun

geste, dit aucun des mots qui composaient sa figure secrète dans l'amour, la plus chère de toutes. L'acte sexuel, comme dans certaines espèces où éclate la cruauté du créateur, les séparait. Comique et cruel comme un bon tour.

Pourtant, une curiosité anxieuse attirait Mathilde vers cette force impersonnelle de l'homme par ailleurs familier. Henri l'avait reçue comme un don; il paraissait tantôt n'en avoir pas conscience, et tantôt la protéger comme un secret.

Parfois, dans le courant de la vie, le don odieux affleurait. Mathilde se rappelait les regards de son mari pour d'autres femmes. Des regards rapides qui jaugeaient, affirmant un droit de prise, et se détournaient aussitôt dans le renoncement et le regret. Et elle revoyait, précise sur le visage d'une inconnue qu'ils croisaient un soir, dans un escalier d'hôtel, la réponse ordinaire : un salut silencieux et narquois, complice, un acquiescement virtuel, une sorte de rendez-vous dans l'impossible.

Chaque fois qu'un homme et une femme se rencontraient, trahissaient-ils ainsi, dans un commerce furtif, par une conspiration sans cesse renouvelée, l'autre femme, l'autre

homme qu'ils disaient aimer et qui, de la même façon, les trahissaient à leur tour ?

A Paris, la quête des visages était le charme des rues et leur malédiction. Mathilde, dans les années qu'elle venait d'y vivre, l'avait connue. Etaient-ils innocents ces regards qui effleuraient la foule, dans un tri incessant, volant d'un sourire à l'autre, de lèvre à lèvre ? Biens repris aussitôt que donnés, dont la perte à l'instant compensée était comme un amour multiple, furtif, un peu amer et enfin, tendre.

Elle n'était pas la seule femme au monde. Henri n'était pas le seul homme. Voilà le simple malheur dont leur amour pouvait, devait, un jour mourir.

Des murs chaulés, du plafond bas, naissait une clarté laiteuse. L'éclat d'un bouton, le dos poli d'une chaise brillaient dans la blancheur dormante. Etais-ce déjà l'aube ? La pendule de la cuisine n'avait sonné qu'à deux ou trois reprises et Mathilde gardait encore dans l'oreille le fracas de sabots et de patois hurlé qui accompagnait chaque soir le coucher des fermiers, leurs hôtes.

Le ciel à la fenêtre avait changé. En

haut, les étoiles brillaient aussi vives et nombreuses; en bas, elles avaient disparu, noyées dans une lumière dorée. La lune s'était levée derrière la maison et elle allait monter, les chassant par nappes. Le feuillage du mur paraissait doré, gonflé comme un plumage. L'air était plus frais, la plainte du vent plus coupée et plus haute. Une respiration marine montait du verger proche.

« Les anges sont dans les arbres », disait Mathilde enfant, en entendant ces souffles. Car un soir, au crépuscule, à la campagne, chez sa grand-mère, elle avait cru voir une troupe d'anges descendus dans les feuillages. Pareils à de grands oiseaux blancs, ils traversaient rapidement l'air sombre. Au-delà d'innombrables jours, Mathilde retrouvait les anges dans le verger d'ici, palpitant dans sa vie inapprivoisée.

Par-dessus le drap, sa main, où brillait l'alliance, reposait sur l'épaule d'Henri. N'était-il venu de si loin, à travers tant de périls, se coucher à son côté que pour qu'elle découvrit en lui un étranger ? Elle aurait voulu déplacer le grand corps, le rouler comme une pierre mais quelqu'un pesait en lui, un inconnu apte à d'autres amours. Il

JEAN BLANZAT

La Gartempe

Mathilde et son mari ont été laissés par la guerre et l'exode dans un village au cœur de la campagne limousine. Ils y restent, à la fois séduits et enlisés. Un autre « replié », Ludovic, vit non loin d'eux, et comme eux il se perd dans cette solitude terrienne qui ramène sans cesse l'âme à son angoisse.

Épris d'une jeune paysanne inaccessible, Ludovic tente inconsciemment de « transporter l'amour vrai dans l'amour faux ». Il cède à l'attirance sensuelle de Mathilde. Celle-ci aime son mari. Pourtant, elle s'abandonne, poussée par une inquiétude sensuelle qu'exaspère le sentiment de la mort partout présente ici, dans la luxuriance de l'été comme dans la stérilité de l'hiver. L'impitoyable vérité de la nature contraint les amants à reconnaître leur mensonge.

Cela n'est que l'enveloppe du drame. Son contenu – inexprimable, et que Jean Blanzat oblige pourtant d'affleurer en tissant autour des personnages et des paysages une espèce d'incantation – c'est l'horreur dont souffre la créature passagère confrontée à la vie de la nature et consciente d'en être exclue.

Cette durée, cette autre vie qui emporte la nôtre en lui restant indifférente, une rivière – réelle – la personnifie : *La Gartempe*, où tout se reflète et se mesure à l'éternité.



9 782070 207411



57-I A 20741 ISBN 2-07-020741-2

Extrait de la publication